Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 32 (1995)
Heft: 1201

Buchbesprechung: Les larmes du soleil [Gisèle Ansorge]
Autor: Dubuis, Catherine

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTE DE LECTURE

La fin d'un âge d'or

RÉFÉRENCE

Gisèle Ansorge, *Les Larmes du soleil*, B. Campiche éditeur, Yvonand, 1994.

(*cd*) Etrange pouvoir que celui de ce livre, qui nous engage profondément dans des valeurs totalement étrangères, si éloignées des nôtres, qu'il semble à peine possible de seulement les effleurer. Et pourtant, on pénètre peu à peu dans le monde de Piki, la «Petite Puce», fille d'un notable sous le règne des derniers Incas, qui retrace son passage du monde de l'enfance à celui de l'âge adulte, passage marqué par la perte irrémédiable du bonheur et de l'innocence.

Cet itinéraire individuel est indissolublement lié à celui du peuple inca, qui vit dans ces pages ses derniers temps. Les envahisseurs occidentaux se hâteront de détruire, par cupidité et ignorance, la richesse culturelle et artistique du Tahuantisuyu, futur Pérou. En attendant cet inéluctable destin, Piki, la gringalette, vit heureuse dans la maisonnée de son père, puis parvient à l'âge tant attendu de son deuxième baptême. Désormais, elle sera Cori, «l'or», symbole de son pays, larmes du dieu Soleil.

Le récit de Gisèle Ansorge s'articule autour de deux voyages. Le premier, triomphal, amène le père de Cori, toute sa famille, ses domestiques et ses troupeaux, à Cuzco, sur la demande de l'Inca. C'est un immense honneur que d'être réclamé par le maître, et le notable décide d'emprunter la Voie Royale pour se rendre à la résidence de l'Inca. Grâce au regard lucide et désintéressé de Cori, la scène de réception au palais échappe au mythe; la jeune fille souffre de l'humilité de son père, qu'elle juge excessive, et fait de l'Inca un portrait sans complaisance: «(...) je discerne les traits fatigués d'un homme que son père le Soleil ne devrait pas tarder à rappeler à lui. Le visage est émacié, creusé de sillons comme un champ de maïs labouré par la *taccla* (sorte de bêche).» La fin de la scène prend même des allures de comédie. L'audience levée, l'Inca tend son genou au baiser du notable, un genou «sec, calleux, pointu» que le père de Cori baise «avec la ferveur d'un homme amoureux.»

Le deuxième voyage est funèbre. Il conduit Masa, le père de Cori, et toute sa maisonnée à Quito, où va mourir l'Inca, alors que les menaces des envahisseurs se font de plus en plus précises, accompagnées de signes: maladie étrange qui couvre le corps de pustules, tremblement de terre, raz de marée. La mort violente du père de Cori fait de la jeune fille la proie des Espagnols. Troisième avatar, elle se nomme désormais dona Maria de Najara, tandis que son pays devient, dans les massacres, le Pérou.

Piki-Cori-Maria de Najara se souvient pour «redonner vie à ce qui n'est plus, reconstruire ce qui est détruit, et tenter d'édifier en même temps une nouvelle existence.» Exilée en Espagne, elle pense à son peuple décimé par la maladie et le désespoir. Elle porte sur son visage «les marques d'une naissance suspecte» et n'est plus «qu'une fragile liane entre deux mondes inversés.» Mais l'Espagne, elle aussi, a perdu ses dieux: «Les esprits ont déserté ce pays qui s'est fait le bourreau d'un autre pour lui dérober les larmes du Soleil.»

Bien que la voix narrative ne reflète nullement la vision d'une enfant ou d'une adolescente, mais émane d'un point que l'on pourrait appeler «neutre» ou sans âge, et malgré les nombreuses expressions en quechua (avec glossaire), ce livre exerce un charme puissant dont on émerge, la tête lourde et les yeux vagues, comme d'une profonde plongée dans un univers à jamais disparu. ■

COMPTABILITÉ NATIONALE

Biens collectifs

(ag) DP a souvent souligné l'absence, à côté de la comptabilité nationale, d'une appréciation sérieuse des biens collectifs. Jacques Delors rappelle que de telles considérations, faites il y a trente ans, avaient séduit Pierre Massé, responsable à l'époque du Plan. Mais rien n'a bougé.

A nos yeux, il n'est guère possible d'arriver, avec des méthodes quantitatives, à cerner, chiffres à l'appui, ce qui est du domaine qualitatif. Il faut donc bâtir une série parallèle, faite d'enquêtes et d'estimations, pour arriver à un indicateur de la qualité de la vie. Son rôle ne serait pas d'être une donnée économétrique, mais une donnée scientifique utile au débat politique.

«Votre niveau de vie ne dépend pas seulement de l'argent que vous avez dans votre porte-monnaie et avec lequel vous pouvez acheter des biens et des services sur un marché, il dépend aussi de la qualité et de la quantité des biens collectifs à votre disposition: éducation, santé, transport, environnement urbain ou rural...»(...)

«Or, ces biens collectifs ne sont pas évalués dans la comptabilité nationale de la même manière que les biens et les services particuliers. On ne les voit qu'à travers le poste «équipement collectif» ou «frais de fonctionnement». J'ai demandé que l'on élargisse la comptabilité nationale de façon à ne plus avoir un poste «consommations privées» et un poste «consommations collectives». En vain. C'était toujours l'idée d'avoir, à travers la comptabilité nationale qui, je le répète, est l'instrument sur lequel travaillent tous ceux qui font de l'économie, une vue plus exhaustive de la réalité sociale.» ■

In *L'Unité d'un homme*, Jacques Delors, Ed. Odile Jacob, 1994. pp. 59-60.